Document generated on 04/28/2024 9:55 a.m.

Vie des arts

Vie des arts

Laliberté et l'ethnographie

Sophie Laurence-Lamontagne

Volume 23, Number 94, Spring 1979

URI: https://id.erudit.org/iderudit/54754ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laurence-Lamontagne, S. (1979). Laliberté et l'ethnographie. *Vie des arts*, *23*(94), 30–32.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Laliberté et l'ethnographie

SOPHIE LAURENCE-LAMONTAGNE

L'œuvre sculpturale d'Alfred Laliberté, comme ses écrits[1], révèle une âme vibrante de sensibilité, si profondément exprimée qu'il s'en dégage à la fois les préoccupations de l'homme et de l'artiste.

On ne note point de rupture apparente dans l'art du sculpteur ni dans sa foi en son œuvre. Devant le saisissant réalisme de ses bronzes, de multiples avenues s'ouvrent à la critique. L'une d'elles, dont on ne peut nier la tangibilité et sur laquelle il convient de s'attarder, est la valeur ethnographique de son œuvre.

Légendes, Coutumes, Métiers ne sont pas que le reflet de son émancipation sculpturale ou de sa nostalgie à l'égard d'une vie traditionnelle qu'il voit s'éteindre sans pouvoir la retenir, sinon dans la prestance du bronze. Plus encore, c'est un long retour aux sources, pour nous, riche d'enseignement.

1. Alfred LALIBERTÉ
Le Bénédicité.
Bronze.
(Phot. P. Altman)

NOTES
1. Alfred Laliberté, *Mes Souvenirs*. Montréal, Éditions du Boréal Express, 1978, 270 pages.
2. Ibid., p. 37.
3. Robert-Lionel Séguin, *La Sorcellerie au Canada français du XVII^e au XVIII^e siècle*, p. 37.

2. *Les premières bottines.* Bronze. (Phot. P. Altman)

L'amorce de sa démarche, Laliberté l'effectue d'abord avec le contact de l'homme avec la matière dans *l'Homme et la roche* suivi du *Colon construisant son foyer*. De cette intention première de l'homme de s'établir en notre pays, naît cette succession de bronzes enchaînés les uns aux autres par le genre de vie qu'ils font ressortir: celui d'un peuple bâtisseur dont le quotidien baigne simultanément dans de durs labeurs et dans des traditions.

Cette ethno-histoire en trois dimensions, si on peut l'appeler ainsi, fait surgir l'indispensable rapport de l'homme avec l'outil et l'instrument dans un langage artistique expliquant la recherche de la forme, son travail, son polissage. Laliberté engage ce prolongement de la main de l'homme dans un long discours avec la terre, le bois, la pierre et l'eau. Il modèle des objets précis de forme, équilibrés dans l'ensemble de chacune des sculptures et, surtout, vivant dans le geste qui s'y rattache; c'est là, en fait, la grande richesse de l'œuvre illustrant les métiers. Bien que notre littérature ethnographique et de nombreux documents artistiques décrivent fidèlement ce secteur de la culture matérielle, on ne peut faire abstraction de la dimension spatiale, apport nouveau qui, à lui seul, élimine bien des silences. Ici, l'on se place autour du geste et non devant.

Dans la série de sculptures accordée aux métiers traditionnels, tout est mouvement; la courbure du corps raconte l'effort quotidien, le pain de chaque jour. Par l'élan saisi et cristallisé, on comprend l'orientation de la force, qu'elle soit percussion, frottement ou traction. Il se glisse aussi un récit gestuel sur la transmissibilité des connaissances et le partage des tâches, d'où l'éventail de gestes réservés ou à l'homme ou à la femme.

Le milieu de vie

Outre les métiers conduisant à la satisfaction de besoins réels, les bronzes de Laliberté dépeignent le milieu de vie et les objets familiers. Dans la composition des sujets, le mobilier comme les ustensiles et les autres objets d'usage courant se posent en témoins d'une époque. Loin d'être de simples éléments destinés à équilibrer le jeu des masses, ils jouent leur rôle véritable.

L'alimentation, parce qu'elle a longtemps constitué l'élément de survie, tient aussi un pertinent discours. Par moments, l'artiste la visualise par le biais de la transformation ou de la fabrication, de la consommation ou de la coutume. Mieux encore, pour le pain quotidien, il enchaîne ces différentes phases, telle une trilogie, amenant le pain de *La Fournée* à *La Huche* et, de là, à la table où, selon la coutume, il ne sera consommé qu'après *Le Bénédicité*.

Les vêtements et les coiffures demeurent sur le plan descriptif, relativement près de la réalité. Ils se comparent fidèlement à d'autres documents artistiques, tels *La Traite du matin* d'Horatio Walker, *Le Père Godbout* de Charles Huot, *Une bonne pipe* de Suzor-Coté, *La Dinde de Noël* d'Henri Julien ou Le *Foulage de l'étoffe* d'Edmond-J. Massicotte.

Les véhicules de travail ou de transport nous reportent à l'époque de la traction animale. Le berlot comme la charrue à rouelle ne sont pas sans rappeler l'effort conjugué de l'homme et l'animal pour ouvrir la terre et apprivoiser la distance.

Coutumes et légendes

Les coutumes et les légendes illustrées par Laliberté constituent, dans l'espace-temps où il les situe, la trame de fond du quotidien. Bible populaire du peuple, elle l'accompagne, du premier au dernier souffle de vie.

Par les coutumes, c'est la présence des ancêtres dans l'univers des vivants qui nous est démontrée et, par les légendes, celle des personnages troublants de l'imagination populaire.

Bon nombre de coutumes façonnées à l'ébauchoir ont un caractère religieux (*Le Bénédicité*, *La Prière en famille*, *La Croix sur le pain avant de le manger*, etc.). Cela confirme l'importance de la religion comme régulateur du comportement socio-culturel de la communauté mais, aussi, la force de transmissibilité des coutumes, force à laquelle n'a peut-être pas échappé l'artiste au moment de l'exécution de ce thème. Son éducation avait elle-même été modelée par une mère «qui se cramponnait au sol et aux principes»; «il y avait en elle, nous confie Laliberté, une logique simple, humble et un solide fond de piété»[2].

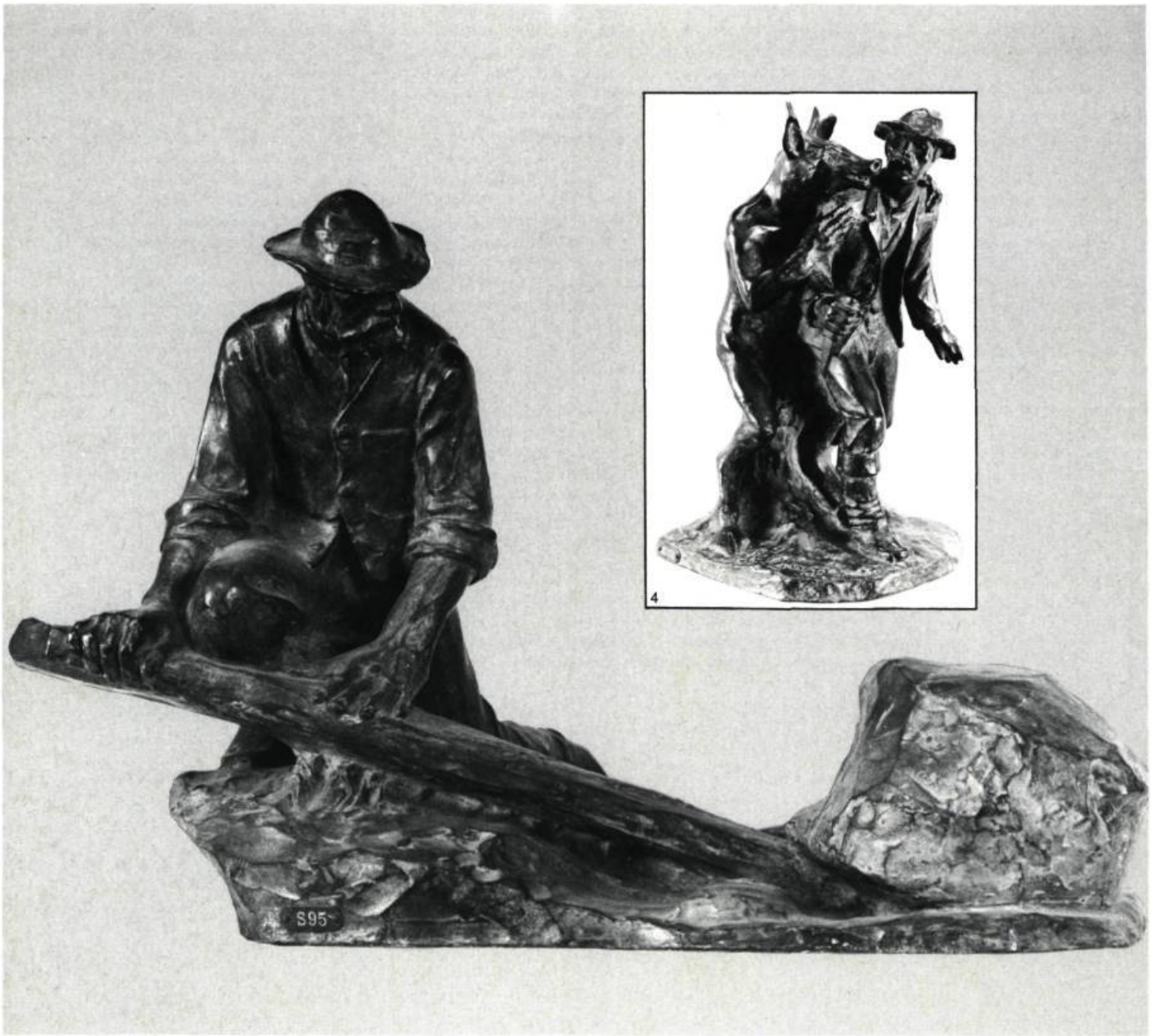
Des manifestations plus *élargies* du sens religieux de nos gens sont concrétisées dans *La Criée des âmes*, destinée à assurer le repos éternel, ou dans *L'Eau de Pâques*, pratique populaire qui donnait à l'eau cueillie le jour de la Résurrection des propriétés curatives.

Les légendes, de leur côté, avec leurs personnages étranges, décrivent bien l'emprise de la sorcellerie dans la tradition orale. Diables insatiables et loups-garous, pour ne citer qu'eux, se sont assuré dans la croyance populaire une longévité remarquable; ils y ont fait germer nombre de maléfices et de hantises que l'on retrouve même signalés dans les annales des communautés religieuses et dans la presse. Dès 1767 — et cela pendant plusieurs années — la *Gazette de Québec* suit avec intérêt les pérégrinations d'un loup-garou errant dans Kamouraska; elle «exhorte [même] le public de s'en méfier comme d'un loup ravissant»[3]. Ce loup *ravissant*, Laliberté le réincarne dans l'illustration de ses légendes. Il ne s'agit pas là, on le constate, d'un choix émotif ou fantaisiste; il correspond à la force de représentativité du personnage dans la croyance populaire. La même remarque s'applique d'ailleurs pour le diable qui apparaît dans le corpus comme l'a forgé la tradition, c'est-à-dire, batailleur, pactiseur ou partenaire. Le masque de chacune des sculptures, le signifiant, démontre toutefois combien cet être maléfique est et demeure, essentiellement, un adversaire.

Personnages et événements remarquables

On retrace une liste généreuse de ces personnages involontairement soumis à l'attention populaire. Prêtre, maître d'école ambulant, colporteur, arracheur de dents ou quêteux, ces infatigables itinérants traversent presque tous, un jour ou l'autre, la vie de chacun. Si ce n'est dans un face à face plus ou moins rassurant, c'est par le biais de récits, de commérages ou de cancans auxquels ils servent de cible.

Les événements de la vie personnelle, parce que reliés aux différentes étapes de la vie, sont représentés avec un sens ou, du moins, une intention chronologique. A même ses souvenirs, Laliberté a puisé ce moment inoubliable des *Premières bot-*



3

4

tines réservées pour la messe du dimanche: «Nous avions grand soin de les porter sous le bras en allant et nous les chaussions en arrivant à l'église.»

De la jeunesse basculant vers la vie adulte, *La Fréquentation* traduit la voie sociale normale et le début d'une série d'événements: fiançailles, mariage et vie familiale. *La Donation,* aussi nommée *Et les parties,* décrit en même temps que la survie du bien patrimonial, une première brèche dans le quotidien; elle entrouve la porte au dernier tiers de la courbe de vie dont on peut considérer le point terminal comme illustré par *Le Deuil.*

Les divertissements

Tels que présentés dans la série de bronzes, ils expliquent les jeux esthétiques de l'esprit et du corps. *Le Conteur de contes* ou *La Grand-mère racontant des histoires* symbolisent le jeu dramatique et théâtral de notre tradition orale. Ici, c'est le discours qui divertit, avec comme adjuvant, la fine complicité de l'auditoire. Derrière ces deux statuettes se dessinent les bons moments qui meublaient les longues soirées d'hiver.

Dans *Le Menuet* ou *La Gigue,* le jeu esthétique de l'expression corporelle rappelle la chaude atmosphère des veillées d'autrefois; il s'y cache la force d'extériorisation de la joie de vivre, force qui ne s'est jamais anémiée devant les menaces et les intimidations du clergé.

Tout au long de ses deux cent quatorze bronzes, Alfred Laliberté raconte le vécu; il lui fait épouser la forme de ses propres racines . . . Il y a chez lui, comme l'a si bien dit Odette Legendre dans la présentation de *Mes souvenirs,* «quelque chose du vieux conteur». Avec l'éloquence tridimensionnelle de son art, il façonne le plus vivant des récits: Il était une fois . . . un peuple.

3. *L'Homme et la roche.* Bronze. (Phot. P. Altman)

4. *Les Loups-garous.* Bronze; H.: 40 cm 80.